

QUISQUEYA

Laurent Lemaitre

1.

Le nom d'avant. Le nom du temps de l'origine. D'avant. Celui dont l'homme veut se souvenir à présent, comme il veut se souvenir du visage de la femme à la peau dorée et au prénom qui l'amusait. Milagros.

- C'est vraiment votre prénom ?

- Oui. Pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que chez lui en France, personne ne s'appelle miracles, parce que chez lui en France, personne ne lui plaît comme elle lui plaît. L'île est coupée en deux comme elle était coupée en mille avant. Il s' imagine debout sur le rivage, à l'époque d'avant, regardant approcher les engins du futur. Il serait nu. Il serait différent. Il parlerait une autre langue, une langue que plus personne ne parle. Même Milagros.

- Vous parlez Taïno ?

Sa question la fait rire. Lui en sourirait presque. Son café vient d'ici (manquerait plus qu'il vienne d'ailleurs) et il regarde, étonné, les petits sacs de toile avec écrit dessus les noms d'autres pays. Des pays producteurs : Colombie, Brésil, Puerto Rico, Jamaïque, Guatemala, Ethiopie, Cameroun, France. France ?

- Qu'est-ce qu'il y a dans ces sacs ?

Elle se tourne et regarde sur l'étagère au dessus d'elle. *Du café*, répond-t-elle. Et elle sourit. Encore. Elle est aimable. Il ne vient à ce comptoir que pour elle. Pas pour le café. Pas pour le petit déjeuner. Pour elle. Quel hasard. Il ne devrait pas être là, dans cet hôtel. Mais il ne restait pas de place ailleurs. Et maintenant qu'il sait que Redford et Olin se sont aimés ici, exactement ici. Pour Hollywood. Il y a vingt ans. Puisque c'est ici qu'Hollywood débarque quand on veut montrer La Havane et pourtant ici c'est différent. Il connaît aussi La Havane et il sait à quel point ce n'est pas pareil. Il prend donc un café, sans sucre, sans rien manger.

C'est le troisième jour qu'il prend son café ici. Il aurait pu changer, aller ailleurs mais non. Ailleurs elle n'y est pas. Il a envie de savoir.

- Vous travaillez ici depuis longtemps ?

- L'année dernière.

Sa voix est particulière, assez grave. Elle doit avoir un accent mais il ne sait pas distinguer les accents ici. Au moins il parle et comprend la langue.

- Vous êtes Français, non ?

Il ne répond pas tout de suite. Il réfléchit. Et puis il se rend compte qu'il réfléchit et cela peu prêter à confusion.

- Oui. Comment vous le savez ? Mon accent ?

- Oui. Il y a quelques Français qui viennent de temps en temps et ils parlent comme vous.

Il n'aime pas l'idée que d'autres parlent comme lui. Il prend son temps pour avaler le café. Il n'aime pas le café.

- On dirait que vous n'aimez pas votre café, dit-elle.

- Si, si.

Mais il aime prendre son temps. En France il ne boit jamais de café. Pas le temps, pas l'envie. Il repart dans le temps d'avant, s' imagine encore dans la peau d'un indien. Qu'aurait-il dit aux Espagnols ? Et s'il avait tué Christophe Colomb ? Il serait entré dans l'histoire. Mais il ne serait pas ici, à siroter un café en face de Milagros. Un autre client s'est approché et demande il ne sait quoi. Le type a parlé si vite. Avec un accent. Il croit que le type avait un accent. Peut-être un accent de la campagne. Il ne distingue pas très bien. Pas du tout même. Elle a attaché ses cheveux. Ses grands yeux noirs semblent aussi sourire. Elle attend. L'autre est reparti. Elle attend qu'il finisse son café. Elle a mieux à faire que de l'attendre. Il est client pourtant. Il prend son temps. Il se

demande s'il ne va pas l'énerver à prendre son temps comme ça. Ce qu'il attend, c'est le courage de lui demander si elle accepterait, enfin si elle voulait bien, si elle serait d'accord pour. Il finit son café. Elle lui sourit encore en prenant sa tasse. Elle nettoie le comptoir. Il est temps de partir.

- Gracias. Buen día, dit-il en souriant, plein de regrets.

- Gracias. Buen día.

Il va garder le souvenir de sa voix le plus longtemps possible. Avant de quitter le coin il se retourne, une dernière fois. Elle ne le regarde pas. Elle parle avec son collègue de tout à l'heure. Peut-être qu'ils sont ensemble. Il sourit encore. Pour lui cette fois. Il a rendez-vous dans un autre hôtel, pour ses affaires. La première raison de sa présence à Saint-Domingue. Il avait presque oublié. Il passe devant le comptoir de l'accueil et on l'appelle. Il se retourne et ce n'est pas elle. C'est une autre elle. Sur son badge blanc il peut lire Denise. Il s'approche jusqu'à toucher le bord en marbre et elle lui tend un petit papier plié en deux qu'il ouvre aussitôt. Il doit maintenant téléphoner. Il va retourner dans sa chambre. Il dit merci à Denise et prend l'ascenseur. Avant que la porte se referme il essaie de voir vers le restaurant mais un mur beige l'en empêche. Il baisse la tête. La porte se referme et il voit Milagros qui lui sourit. Elle a attendu que la porte se referme comme on lui a appris. Ne pas déranger les clients. Il va pour ouvrir la porte mais il est trop tard. Il va au cinquième étage et marche jusqu'au bout du couloir. Sa chambre est disponible.

- C'est moi, dit-il simplement.

- Comment ça va ?

- Bien. Et toi ?

- Mal.

Le contraire l'aurait étonné. Il sait qu'en France il est six heures de plus.

- Pourquoi ?

- Tu sais bien pourquoi.

Lui aussi va mal. Tout le monde va mal. Rien ne va bien. Dans le casino il entendra rien ne va plus. Il ne joue pas. Il écoute la voix de celle qui le connaît le mieux. Elle soupire.

- Ne dis rien, dit-elle, surtout ne dis rien. Je ne veux plus vivre ainsi. Je ne veux plus rien savoir de toi. Quand tu rentreras tu prendras tes affaires, tu entends, toutes tes affaires et tu partiras. Pour toujours cette fois.

Alors il ne dit rien. Il ne répond pas. Elle raccroche. Il revoit son sourire, sa peau si blanche et ses yeux clairs. Plus clairs que bleus. Elle riait si souvent, si facilement. Il lui avait pris la main, comme un collégien. Comme un homme amoureux. Elle l'avait laissé faire. Il pense à la main de Milagros. Pourquoi tout finit toujours comme ça ? Il se dit qu'il va rappeler et puis non. Pour quoi faire ? Quand il rentrera (s'il rentre), il prendra ses affaires, toutes ses affaires et partira. Pour toujours cette fois.

Il ressort et Sócrates l'attend devant l'hôtel. Il monte dans la vieille Toyota et Sócrates démarre. Traverser la rue n'est pas facile, ici, pas de feu, pas de stop c'est chacun pour soi. Il a renoncé à conduire en ville, trop dangereux. Ici à chaque carrefour il faut klaxonner pour avertir de son passage. Sócrates chante. Il chante mal mais avec entrain.

- Pourquoi tu chantes ?

- Tu préférerais que je pleure ?

- Non. Surtout pas ça.

- Alors laisse-moi chanter.

Juan Luis Guerra, sûrement. Partout c'est Juan Luis Guerra, dans les taxis, dans les bars, dans les restaurants.

- Sócrates ?

- Quoi ?

- Pourquoi tu t'appelles Sócrates ?

- Parce que mes parents étaient philosophes et crois-moi pour vivre dans ce pays il vaut mieux être philosophes...

- Ils ont connu Trujillo ?

- Pas personnellement.

Le malecón est désert. Il fait très chaud à cette heure là. Il voit un ou deux ou trois fous qui courent. Jogging, sport, corps. Sócrates le dépose devant l'intercontinental. Il aurait pu y aller à pied. Il aurait dû y aller dans une voiture plus belle. Sócrates va l'attendre. Il va discuter avec les autres chauffeurs qui attendent devant l'hôtel. Sócrates connaît tout le monde. Il lui demandera s'il connaît Milagros. Ce n'est pas que le pays du merengue, c'est celui des prénoms étranges. A l'intercontinental il a rendez-vous avec Wilson qui n'est pas Dominicain mais de l'île d'à côté, Porto Rico. Wilson est là, dans le lobby et il lui sourit et tente l'abrazo.

- On va déjeuner, c'est l'heure !

Pas pour lui. Il est trop tôt pour lui mais il ne dit rien. Allons-y pour le déjeuner. On fait des affaires en déjeunant. Il sait que Colón a partagé la nourriture avec les indiens. Il voudrait aller dans le palais de Diego Colón. Wilson préfère l'hôtel Nicolás de Ovando. Mais il hésite. Il sait qu'il y aura des Français. L'hôtel Nicolás de Ovando est beau mais tout près de l'ambassade de France. Et il n'a pas envie. Il propose *El Conuco*. Wilson fait la grimace. Il pense à Milagros. Il voudrait déjeuner avec elle et pas avec Wilson. Ailleurs, loin d'ici, il voit l'eau tomber sur le visage blanc de celle qui est en France. Au temps des sourires, du temps d'avant. Avant les larmes. Il ressent la pluie filer sur sa tête, sa nuque, son dos. Les vêtements qui se trempent peu à peu. Il entend les gouttes

s'infiltrer sur son corps, le long, tout le long. Elle n'était pas comme ça, avant. Il a de la peine.

El Conuco est un restaurant pour gringos. Les cars de touristes viennent s'y échouer. On les reconnaît aux bracelets de papier qu'ils arborent fièrement. Ici on peut danser la bachata avec des Dominicaines qui sourient aveuglément même si on les serre de près. La nourriture y est relativement authentique mais les blancs qui transpirent en remuant les jambes ne lui plaisent pas. Mais il ne dit rien. Wilson fait la conversation, Wilson fait le business. Il sourit. Wilson lui demande s'il vaut aller danser. Il fait non de la tête, en souriant. Le mofongo est bon. Très bon. Il pense encore aux Espagnols.

- J'irais bien voir la Casa de Colón.

- L'Alcazar ?

- Oui.

- Tu n'y es jamais allé ?

- Si. J'y retournerais bien.

Wilson n'a pas envie d'y aller. Il pourrait proposer la visite à Milagros. Il aime se promener dans la zona colonial malgré les touristes et les marchands de tout. Wilson continue de parler et les gringos dansent encore. Un car de Français vient d'arriver, ils s'accrochent à leur bouteille de coca comme si c'était une bouée, leur bouée de sauvetage. Ils transpirent les Français. Lui ne transpire pas. Lui ne danse pas. Il veut juste en finir avec Wilson et le business, il sera d'accord pour tout. Il ne négociera pas. Il lui dit tout ça à Wilson qui le regarde bizarrement.

- Tu es sûr que ça va ?

Wilson pense qu'il a pris un coup sur la tête. D'habitude il est plus difficile en affaires, il peut négocier des heures pour obtenir un meilleur accord. Mais pas aujourd'hui. Il paiera le prix demandé par Wilson pour

être livré. Celui-ci va penser que c'est l'ambiance du *Conuco* qui a fait effet.

- On reviendra ici.

Non. Il ne voudra pas revenir ici.

- Mais j'ai ta parole ?

- Oui.

Cela est suffisant. Sa parole est suffisante. Il achète le café de Wilson au prix voulu par Wilson, peu importe le prix à la bourse. C'est comme ça. Wilson lui propose de lui prêter sa maison à La Romana. Il ne dit pas non. Il verra plus tard. La maison de Wilson est à Casa de Campo. Il aura du mal à refuser. Il aura du mal à ne pas vouloir. Là-bas il y a du wifi jusque sur la plage. Là-bas on voit les maisons des célébrités mondiales, Juan Luis Guerra aussi. En attendant il veut rentrer à l'hôtel, il veut se poser près de la piscine. Le rendez-vous est fini. Il en a assez fait pour aujourd'hui. Wilson est surpris. Lui aussi. D'habitude il a de nombreux rendez-vous, il les enchaîne comme si de rien n'était mais pas aujourd'hui. En fait il se sent différent. Pas pareil. Pas comme avant. Pas comme il était la dernière fois qu'il est venu. Il en a assez de tout. Il veut que tout change mais il ne sait pas pourquoi il faut que ça change. Wilson le ramène donc à l'hôtel. Il le serre dans ses bras. Ils vont s'appeler.

- Ce soir ?

- Ce soir, répond t-il.

Dans le grand hall, il voit encore cette jeune femme qui s'occupe des locations de voitures. Il est tenté mais se retient. Il remonte dans sa chambre et se prépare. Il est encore tôt donc fait comme il a prévu. Son maillot de bain est jaune et à la mode. Il se pose sur un long siège en plastique recouvert d'une serviette blanche. Dans le bassin, seul un

couple patauge. Lui est seul. Il a regardé mais il n'a pas vu Milagros. Il n'a pas osé demander s'il la reverra aujourd'hui.

2.

Elle l'a appelé au milieu de la nuit. Au milieu de la nuit pour lui car pour elle c'est le matin. Elle aime parler le matin. Il n'aime pas parler la nuit. Il n'aime pas la nuit. La nuit lui fait peur. Depuis toujours.

- Reviens.

- Pourquoi faire ?

- Reviens.

Toujours la même litanie, la même chanson. Il est fatigué de tout cela. Il voudrait dormir.

- Reviens.

- Je suis ici encore deux jours. Et puis je rentre.

- A la maison ?

- Je ne sais pas. Je suis fatigué.

- Tu me manques.

- Arrête.

- C'est la vérité.

- La vérité de l'instant. Elle changera car elle change tout le temps.

- Pas cette fois. J'ai besoin de toi.

- Tu n'aimes pas quand je suis près, je te manque quand je suis loin. Voilà la vérité.

- Rien n'est simple.

- Je reste fatigué de cette complexité.

Personne ne parle comme ça. Sauf lui quand il lui parle. Il se souvient encore, de ses larges sourires, juste après la rencontre. Elle parlait d'amour et de jours infinis. Il se souvient des premiers jours à l'hôpital quand il ne savait pas. *Je reviens bientôt mon amour...* Elle revenait toujours et puis repartait.

- Votre femme souffre de déséquilibres psychiques.

- Quoi ?

- Ce n'est pas la première fois.

- Quoi ?

Ce n'était pas la première fois qu'elle voulait mourir. Un jour elle y arriverait et il ne serait plus là.

- Votre femme a besoin de vous.

Le médecin l'avait prévenu. Il savait.

- Je t'aime.

- Moi aussi, mais ça ne change rien.

- Reviens.

- Pas encore.

- Bientôt ?

- Je ne sais pas.

Il raccrocha et n'essaya pas de se rendormir. Il lui restait deux jours à passer ici. Il voulait être tranquille. S'il avait été là en 1492, avec la tenue si lourde des Espagnols. Il avait vu l'armure au musée dans la zone coloniale. Il avait tout lu. Il savait tout. Il s'endormit.

3.

Milagros lui sert le petit-déjeuner. Il est de nouveau assis au bord du comptoir à siroter son café. Elle s'est souvenue de lui. Son sourire vaut tout l'or du monde. Tout l'or du nouveau monde.

- Vous connaissez la France ?

Elle sourit et fait non de la tête.

- Je n'ai jamais quitté la République Dominicaine.

Il se voit en dragueur de bazar, le touriste occidental qui croit en son charme envoûtant et il se dégoûte.

- Je pourrais vous y emmener... si vous voulez...

Jamais il n'oserait dire une phrase pareille.

- Je rêve d'aller à Paris. C'est si beau.

Comment le sais-tu si tu n'y ais jamais allée ? Ce n'est pas si beau. Ce n'est pas la plus belle ville du monde. Il sait, il y vit.

- Oui c'est beau, répond t-il.

Elle lui demande s'il aime Santo Domingo.

- Beaucoup, malgré l'agitation.

Elle ne comprend pas ce mot. Il a dû se tromper.

- Le bruit, les gens, tout ça.

- Ah. Paris est plus calme ?

Pas vraiment mais elle a raison. Il devrait vivre à la campagne.

- J'ai un ami qui a une maison à Casa de Campo ? Vous connaissez ?

- J'ai travaillé dans une des maisons de Casa de Campo. C'est très chic.

Il est sur le point de lui proposer de venir avec lui. Ce soir. Pourquoi pas ? Parce qu'elle travaille. Parce qu'elle n'a pas l'air d'aimer beaucoup Casa de Campo... Voilà, il sait. Son regard quand il a prononcé Casa de Campo. Comme si elle détestait cet endroit. Maintenant elle sourit. Il finit son café. Comme hier elle attend et lui demande s'il veut autre chose. Elle semble vouloir le voir partir. Impatiente qu'il parte.

- Non merci.

Il lui tend sa carte et paye. Il laisse un billet de cent pesos, lui sourit encore et s'en va. Il se retourne et déjà elle a disparue. Il prend l'ascenseur et retourne se coucher. Il n'arrive pas à s'endormir. Il envisage de prendre du rhum, une des petites bouteilles présentes dans le minibar sous la télévision. Finalement il allume la télévision. Les programmes ont l'air d'avoir été tournés dans les années soixante, surtout les débats sauf que le sujet est l'élection présidentielle. Comme si les caméras dataient de cette époque. Wilson dirait que c'est sûrement le cas.

- Ici tout a l'air d'être des années soixante. Sauf à Casa de Campo. Là-bas je me sens bien.

- En fait tu n'aimes pas Santo Domingo.

- En fait je n'aime pas grand-chose...

- On dit plutôt ça des Français.

- Je suis Portoricain et on peut le dire aussi de mes compatriotes.

Il éteint la télé et décide de sortir. Il change d'avis, il se rallonge sur le lit au matelas tellement mou. Il prend le livre qui lui tient compagnie depuis une semaine. Une histoire d'indienne mapuche dans l'Argentine d'aujourd'hui et finit par s'endormir. Dans sa tête les Taïnos combattent les Caribes et il est un chef Taïno. Il est le guerrier. Et puis tout se mélange, il se voit habillé comme un Espagnol et pose le pied sur le

sable, comme dans le film de Ridley Scott. Il sort de son rêve car le téléphone le réveille.

- Reviens.

- Non.

Il raccroche. Il se lève et va se passer un peu d'eau sur le visage dans la salle de bains.

4.

La ville est fermée. Pour y accéder, il faut une carte de résident ou payer cinquante dollars. Les gardiens ont bien regardé sa carte de résident. C'est celle de Wilson. Il est déjà venu mais ne sait plus où se trouve exactement la maison. Il regarde le plan, rapidement fait sur une feuille jaune par son ami. Il passe devant l'hôtel et sait qu'il n'est pas loin. Milagros n'est pas à côté de lui dans la voiture. Il est parti sans la revoir. Il est tout seul. Il reconnaît la maison. Une voiture de golf, sale, est rangée sur le gazon. Il rentre la Jeep sans l'allée du garage. Il est à peine sorti de la voiture qu'une femme âgée sort de la maison et vient le saluer. Il ne se souvient plus de son prénom.

- Hola Señor.

- Hola.

Il prend son sac et la suit. La chambre est petite mais la piscine est grande. Il va rester là jusqu'au lendemain. La femme dont il a oublié le prénom lui parle mais il n'entend pas. Elle lui montre qu'il y a beaucoup de nourriture. Et puis elle part. Il est vraiment tout seul. Il pense qu'il n'aura pas le temps de s'ennuyer. Il s'en fout. Il se pose sur le canapé

et sirote la limonade que la femme dont il a oublié le nom lui a préparé avant de partir. Il s'allonge sur le canapé et s'endort.

Plus loin, les espagnols ont pensé qu'il fallait évangéliser les hommes même s'ils n'avaient pas d'âme. Lui ne pense pas à ça. Il sait qu'à cette époque il aurait voulu tout créer, le nouveau monde et la nouvelle foi. Il sait qu'à cette époque il aurait voulu la fortune et aurait tout tenté pour l'obtenir. Il aurait été Roi et aurait risqué sa vie. Pour tout l'or du Monde. Aujourd'hui il se sent seul et il aime ça. A la télévision les programmes ressemblent encore à ceux des années cinquante, avec leurs débats sans fin sur des sujets sans rien. Il tourne en rond dans la maison de Wilson comme il tournait en rond ce matin dans la chambre de l'hôtel alors il s'en va.

La route jusqu'à la capitale est pleine de vieux camions cabossés qui filent plus vite que sa voiture moderne. Il pense (encore) à Milagros. Si elle était là ce matin, elle ne sera pas là ce soir. Il va demander son adresse à l'accueil. Tant pis. Rien à foutre. Il accélère. C'est la même route que prennent les taxis depuis l'aéroport. Wilson lui avait déconseillé de conduire lui-même, « *ici c'est particulier, si tu ne connais pas, tu risques vraiment ta vie. Si tu connais aussi d'ailleurs* ». Mais de ça aussi maintenant, rien à foutre. Nouveau monde, nouvelle vie. Il accélère encore et il dépasse les vieux camions cabossés. Il entre dans Santo Domingo et se rend compte de la vitesse alors il freine, doucement, il freine. L'hôtel est sur le Malecón. Il s'arrête devant l'entrée principale et laisse les clefs et son numéro de chambre à un

portier. Il va pour prendre l'ascenseur quand il voit Milagros, en tenue de service, derrière le pupitre d'accueil du restaurant. Il avance vers elle en souriant. Elle le voit et sourit aussi.

- Bonsoir, vous souhaitez dîner ?

- Oui. Non, enfin pas tout de suite.

- Dans ce cas, que puis-je faire pour vous ?

Il veut l'inviter à sortir. Ce soir. Il veut lui parler encore et encore. Il veut qu'elle rit à ses blagues. Il veut qu'elle lui raconte sa vie. Il veut. Il veut. Il veut. Et il va lui dire.

- Vous savez je...

Un homme jeune s'approche dans le dos de Milagros et vient poser ses mains sur les yeux sombres de la Dominicaine. Elle se retourne et prend l'homme dans ses bras et l'embrasse. Sur la bouche. Elle se retourne encore et sourit à nouveau.

- Pardon. C'est Gabriel. C'est mon mari. Il vient parfois me chercher avant la fin de mon service. Vous disiez ?

Rien. Il ne disait rien. Rien d'important.

- Rien d'important. Je repasserai plus tard.

Elle ne quitte pas son sourire alors qu'il retourne vers l'ascenseur. Dans le couloir de sa chambre, il croit entendre un téléphone sonner. Plus il approche de la porte 429 et mieux il entend le téléphone. Il sonne dans

sa chambre. Il ouvre la porte et ne prend pas le temps de la refermer. Il marche vers le lit et décroche.

- Reviens.

- Oui.